

Tendances spirituelles en cours et spiritualité chrétienne

- Sous le regard d'un protestant -

Un terreau propice à la spiritualité

Divers mouvement de spiritualité font florès aujourd'hui. Ils poussent sur un terrain fertile pour elle. Le christianisme et les religions officielles ont perdu du crédit suite aux mouvements d'autonomisation et d'émancipation de la modernité, mais aussi suite aux contre-finalités qu'ils ont produites. Le développement économique axé sur la consommation, appuyé par le développement technologique axé sur l'exploitation de tous les potentiels, a conduit à la dégradation de l'environnement, à la pollution et au réchauffement climatique. Les conditions de travail se sont durcies et mettent les employés sous pression. Les individus ont le sentiment d'être pris dans un mouvement qui les a coupés de l'originel, de la nature, de l'immédiateté, du lien avec le vivant et qui les a isolés par rapport au tout. Ils se sentent toujours plus sous contrôle et ont tendance à se replier sur eux-mêmes, à faire de leur point de vue la mesure de toutes choses. Les réseaux sociaux amplifient les craintes et les fausses informations. Un climat de méfiance s'est instauré face aux autorités, aux institutions, aux scientifiques.

L'avenir s'est donc assombri. De nombreuses menaces se profilent. On n'ose plus croire à des lendemains meilleurs. L'heure est au désenchantement et à la crainte. Elle est propice à un essor de la spiritualité.

Ce terme de 'spiritualité', nous le comprenons ici dans le sens d'une manifestation de la vie intérieure. Dépassant le simple ressenti ou la seule émotion, elle est une réponse à un événement qui interpelle et met en route, un essai d'ordonnement face aux mystères auxquelles la vie nous expose, une quête de sens qu'on mène avec soi-même et avec le monde, en relation avec d'autres. Profane ou religieuse, elle est recherche de clarté, de compréhension et d'adéquation, extraction de repères stabilisants et, le cas échéant, allégeance à une transcendance. Etant entendu que la spiritualité, née dans l'intériorité, se manifeste toujours dans l'extériorité au travers d'un langage et d'une pratique, en lien avec d'autres partenaires, sous des formes concrètes et diverses, qui justifient qu'on puisse parler de 'spiritualités' au pluriel.

Deux orientations prédominantes

Dans ce renouveau de la spiritualité, on peut mettre en évidence deux tendances générales prédominantes.

La première de ces tendances se tourne du côté de l'environnement, de la nature, du cosmos. Il s'agit pour elle de nous reconnecter avec tout ce qui nous entoure, avec les énergies cosmiques, avec Gaïa la déesse terre, et de nous faire reprendre place dans un ensemble primordial, dans le grand tout. C'est une spiritualité marquée par l'écologie, une spiritualité en rupture avec le saccage de notre cadre de vie. Elle s'oppose à la raison instrumentale qui chosifie le monde. Elle entend réagir à la coupure que les développements économiques et

techniques ont instaurée entre nous et notre environnement naturel, elle veut rétablir le lien avec ce qui conditionne notre vie.

Elle se manifeste sous une variété de formes : antispécisme, déclaration universelle du droit de la Terre-Mère, communion avec les arbres, véganisme, retour à la nature, survivalisme, etc.

Dans la mesure où cette tendance entend nous remettre à notre place dans un ensemble qui nous dépasse, elle offre quelque similitude avec le stoïcisme ancien où il s'agissait de s'intégrer à la finalité de la raison universelle qui organise le monde et qui fixe à chacun sa place, sa fonction et son destin.

La deuxième tendance diffère de la première en se tournant vers le soi plutôt que vers le monde extérieur. Il s'agit pour elle que nous nous retrouvions nous-mêmes, que nous renouions avec ce qui nous est propre, que nous nous reconnections avec notre Moi profond. C'est une spiritualité marquée par la méditation et par des influences d'Asie orientale. Elle s'oppose à ce qui veut ne faire de nous qu'un *homo oeconomicus*, un consommateur, une force de travail, la fraction d'une statistique, une insignifiance emportée dans un maelström, un forçat dans l'accélération de la vie sociale, un complice dans le déraillement de la société. Elle entend réagir ainsi à la déshumanisation en nous incitant à nous abstraire du mouvement et à nous arrêter pour prendre soin de nous, libérer nos pensées du flux qui les oppresse, nous déstresser. Elle vise à nous déconnecter des contraintes extérieures pour mieux nous reconnecter à nous-mêmes.

Comme la première, cette tendance se manifeste sous une pluralité de formes : yoga, quête de la pleine conscience, méditation transcendantale, pèlerinages, etc.

Et dans la mesure où elle se nourrit d'influences d'Asie orientale, elle a quelques proximités avec le bouddhisme, où il s'agit de s'arracher aux souffrances et aux illusions du monde en travaillant sur son intériorité.

Des mérites et des failles

Ces deux tendances du renouveau spirituel soulèvent de bonnes questions. En s'en prenant aux développements économiques et techniques tels qu'ils se donnent, en mettant le doigt sur les ravages qu'ils causent, elles réagissent à un problème réel qui doit être pris en compte. Si nous ne voulons pas alimenter la catastrophe ou les effondrements, nous devons apporter des modifications à nos modes de vie. L'anthropocentrisme qui considère la nature et le monde uniquement comme une matière à notre libre disposition doit être dénoncé ; de même que la réduction utilitariste qui ne considère le monde que comme un moyen en vue d'une fin et les humains que comme des forces de travail ou des agents de consommation interchangeables. C'est le mérite de ces tendances spirituelles de porter le fer contre eux.

Mais si leur dénonciation mérite l'adhésion, les options qu'elles prennent pour remédier aux vices qu'elles pointent sont problématiques.

Partant du jugement que l'anthropocentrisme est la cause de tous les maux, la première tendance choisit de l'abandonner (et l'humanisme avec lui) pour un naturocentrisme ou un écocentrisme qui constitue son fondement, et qui va jusqu'à reconnaître des droits à la Terre-Mère, aux animaux, aux arbres et aux fleuves. Dans cette compréhension des choses, la nature n'est plus soumise à la liberté de l'homme, c'est lui qui est soumis à son énergie vitale. Son destin, ce n'est plus lui qui le détermine, il est inscrit en elle. La valeur fondamentale, c'est l'écosphère et l'homme n'est plus, dès lors, qu'un élément parmi d'autres, qui lui est asservi comme les autres. En conséquence, son éthique doit se modeler sur ce qu'exige la nature, ce qu'exige l'environnement, ce qui est naturel et ce qui n'est pas naturel...

Le défaut de cette compréhension, c'est la contradiction qui l'habite sans qu'elle ne s'en rende compte : car en fait elle ramène le tout à l'homme alors qu'elle entend rejeter l'anthropocentrisme. En effet, valoriser est propre à l'humain, la biosphère ne se valorise pas elle-même ! Considérer la terre ou la biosphère comme une mère ou comme un sujet, c'est anthropomorphiser la nature, c'est projeter sur elle ce qui appartient aux humains et faire ensuite comme si elle était telle en elle-même ; édicter une éthique écologique, c'est édicter une éthique issue de l'humain quand bien même elle se prévaut d'être dictée par l'environnement ; c'est jouer au ventriloque avec la nature. L'homme reste le législateur. Nous ne sommes peut-être plus dans l'anthropocentrisme au sens strict, mais nous restons à l'intérieur de notre perspective humaine. Nous ne nous défaisons pas de nous-mêmes. Nous voulions nous fuir, et voilà que nous nous retrouvons !

L'option prise par la deuxième tendance spirituelle est elle aussi problématique. Partant du jugement que les contraintes sociales auxquelles nous sommes soumis nous aliènent, elle choisit de s'en distancer pour redonner droit à notre personne et retrouver notre Moi véritable. C'est lui qui constitue son fondement. Dans cette compréhension des choses, l'agitation du monde est vue comme le lieu où nous sommes enclins à nous perdre et si nous voulons l'éviter, il s'agit de remettre régulièrement notre Moi au centre et de lui consacrer temps et attention ; ce qu'il y a lieu de faire au travers de la méditation et de différents exercices à renouveler. Il faut que le monde extérieur qui résonne en nous cesse de nous agiter et que nous retrouvions notre intégrité et notre liberté vis-à-vis de lui.

Le défaut de cette compréhension, c'est le sens unique du chemin qu'elle propose et qui la conduit à manquer son but. Elle incite à nous détourner de l'extériorité pour nous concentrer sur notre intériorité. Mais elle laisse en friche le chemin inverse, le retour à l'extériorité et à l'exercice de notre responsabilité face au monde. Or notre Moi est tributaire autant de notre extériorité que de notre intériorité. Il implique les deux composantes. La concentration sur notre seule intériorité n'est pas en elle-même une garantie contre l'aliénation. Elle biaise le rapport à soi en envoyant dans l'angle mort ce qui nous arrive dans l'extériorité. Preuve en soit tous ces managers qui se plaisent à gérer la détresse de leurs employés en leur recommandant la méditation et le travail sur soi, ce qui ne touche pas à l'organisation de l'entreprise et leur permet de les maintenir soumis à ses objectifs astreignants mais lucratifs. Avec cette deuxième tendance aussi nous donnons prise à une contre-finalité : nous nous retrouvons aliénés par ce qui devait nous sortir de l'aliénation. Nous cherchions à nous retrouver nous-mêmes et nous nous perdons !

Le monde et moi ou Dieu, le monde et moi

En prenant un peu de recul, on remarquera que les deux tendances, quoiqu'orientées en des directions opposées, restent dans le champ de l'immanence. Pour elles, le monde et le Moi se suffisent à eux-mêmes. Ils n'ont pas besoin de vis-à-vis, pas besoin d'au-delà. Il n'y pas de tiers extérieur à ces deux instances. Ce qui, du point de vue de l'exercice de la pensée, dépasse la limite de ce que la raison humaine est capable de démontrer et représente donc une option de foi et un pari. La biosphère comme le Moi n'ont rien à recevoir d'une quelconque transcendance, ce qui n'empêche nullement qu'ils peuvent se retrouver sacralisés ou hypostasiés. Et ce qui peut conduire à l'aliénation d'un Moi qui va se fondre dans le monde ou se couper du monde.

Il est à relever que dans les deux tendances on hérite les termes *connecter / déconnecter*, qui relèvent de l'ordre de la dynamique des flux électriques. Le registre est celui des causes et des effets, et de l'alternative *branché / débranché*. Nous ne sommes pas dans les catégories de la rencontre, de l'échange de paroles entre deux sujets, mais dans les catégories de l'efficacité naturaliste ou fonctionnelle. Les humains ne sont pas tributaires d'un Autre qui s'adresse à lui

et lui dit « Tu ». Et le monde naturel n'est pas non plus tributaire d'un Autre qui le valorise sans le sacraliser ni l'idéaliser.

Or c'est précisément à partir de la présence d'un Autre qui nous fait face que s'édifie la spiritualité chrétienne. Pour elle, il n'y a pas deux, mais trois instances : Dieu, le Moi, le monde. L'homme s'y trouve en relation avec chacune d'elles, de sorte qu'il ne peut plus être seulement une partie consciente du monde, mais qu'il devient un vis-à-vis de Dieu, ce qui le pose par là-même aussi en vis-à-vis du monde. La présence de ce Dieu qui nous fait face et s'adresse à nous est à la source de la spiritualité chrétienne et constitue son fondement. Elle la distingue des deux tendances évoquées.

Au point de départ de la spiritualité chrétienne une parole et une interpellation

Ce qui est à l'origine de la spiritualité chrétienne, ce n'est donc pas une considération sur le monde, une expérience intérieure ou une initiative de la volonté, c'est un événement au sein des relations de communication entre des personnes, c'est la confrontation à une parole qui m'a interpellé. Dans le champ de mes liens, je me suis trouvé pris à partie par un vis-à-vis.

Ce vis-à-vis, c'est la figure de Jésus de Nazareth, dont la prédication et la destinée ont fait l'objet de témoignages qui se sont enchaînés au cours de l'histoire jusqu'à aujourd'hui. La spiritualité chrétienne a sa source dans une exposition à ces témoignages qui font mémoire de lui et le présentent comme la « parole de Dieu ». Ils circulent à travers toutes sortes de canaux de diffusion, l'oral, l'écrit, les ondes, la toile, etc. Et cette multiplicité trouve son régulateur dans le Nouveau Testament, qui représente pour nous le témoignage le plus proche des origines rendu à la figure de Jésus de Nazareth et à son interpellation.

Selon le témoignage du Nouveau Testament, ce qui caractérise Jésus, c'est son annonce de la proximité du règne de Dieu qu'il a mission d'incarner et qui va le conduire à la mort ; elle l'amène à réinterpréter souverainement la compréhension de Dieu et de sa loi, à offrir sa grâce aux humbles et aux effondrés et à mettre en question la prétention de ceux qui se suffisent d'eux-mêmes ou s'imaginent avoir pouvoir sur Dieu (*hybris*).

Au cœur de la spiritualité chrétienne, des dualités...

La compréhension de Dieu à laquelle Jésus nous appelle est marquée par une dualité. Elle se présente de la manière la plus concise dans l'invocation de la prière qu'il nous a léguée : « Notre Père, qui es aux cieux ». Parce que Dieu, dans son règne, veut nous être proche, parce qu'il s'adresse à nous à travers la personne et l'oeuvre de Jésus, parce qu'en lui il se donne comme un Dieu qui résiste aux orgueilleux et fait grâce aux humbles, nous osons répondre à son interpellation avec confiance en lui disant familièrement « Notre Père ». Mais ce Père, c'est bien celui « qui est aux cieux », celui qui nous dépasse et nous transcende, le suprême inconnu qui échappe à notre emprise. Jésus personnalise cet *Au-delà* et nous autorise à lui dire « Père ». Et en même temps, il nous oblige à garder à l'esprit que celui que nous pouvons appeler « Père » demeure « aux cieux » ; il ne se laisse pas posséder, domestiquer ou manipuler. Nous ne pouvons pas copiner avec lui et, en dehors de ce que Jésus manifeste de lui, son action dans le monde nous demeure cachée. Il reste celui qui est souverainement libre et dont nous ne disposons pas.

Cette dualité de proximité et d'altérité dans la compréhension de Dieu est au coeur de la spiritualité chrétienne. Nous sommes reconnus et valorisés comme des personnes singulières par ce Dieu qui nous parle et qui, en même temps, nous échappe. La grande affaire n'est donc pas de chercher à nous forger un Moi, pas plus que de tenter de nous abstraire de nous-mêmes, mais de nous recevoir de la parole de ce Dieu qui nous dit « Tu », se présentant comme notre « Père » et nous posant en frères humains.

Cette compréhension de Dieu débouche sur une exigence spécifique dont Jésus nous a fait part aussi. Elle se compose du double commandement : aimer Dieu de tout son cœur, aimer son prochain comme soi-même. Ce double commandement définit la manière dont il convient d'articuler notre rapport à Dieu et notre rapport au monde. Elle implique un double mouvement.

Dans un premier mouvement, qui va de l'extériorité vers l'intériorité, nous sommes appelés à nous attacher à Dieu de tout notre cœur et à en faire notre seul seigneur. En effectuant ce mouvement d'attachement à Dieu comme à notre seul Seigneur, nous nous décentrons de nous-mêmes et le mettons, lui, au centre. Ce faisant, nous nous détournons également du monde et lui posons une limite : nous renonçons à le considérer, lui et tout ce qu'il contient, comme l'égal de Dieu. Il n'est rien de ce qu'il recèle que nous aurions à diviniser ou à sacraliser. Comme nous, le monde est sous la souveraineté de Dieu. Ce qui implique aussi que nous n'en sommes pas les propriétaires.

En accomplissant ce mouvement qui nous centre sur Dieu, nous bénéficions de son accueil et de sa valorisation inconditionnelle. Il nous est dès lors possible de nous accepter et de nous aimer tels que nous sommes. Plus besoin de chercher en nous ou ailleurs dans le monde une légitimité ! Dieu nous fait sortir de la masse, nous donne le droit d'être et nous constitue en personnes libres pour œuvrer dans le monde, délivrés de la lutte pour la reconnaissance et des jeux de pouvoir qui s'exercent entre les humains.

Et alors s'engrène le deuxième mouvement, qui va de l'intériorité vers l'extériorité : nous sommes renvoyés, apaisés, dans le monde que Dieu nous donne, lieu de vie dédivinisé mais à « cultiver et à garder » (*Genèse 2,15*). Nous y sommes renvoyés en tant qu'élément du vivant mais aussi en tant que vis-à-vis et intendants, pour y exercer nos responsabilités humaines, libérés de l'emprise et des séductions que le monde exerce sur nous. Nous pouvons ainsi en faire un usage raisonnable et responsable, respectueux de nos interdépendances et de son appartenance à Dieu. Et dans ce retour au monde, nous avons pour fil conducteur le second commandement qui nous désigne les autres comme des prochains à aimer comme nous-mêmes, pas moins, pas plus. Il implique ainsi que nous vivions en relation avec eux en reconnaissant nos imbrications, que nous les prenions au sérieux et que nous recherchions leur bien, que nous résistions au mal qui nous menace les uns et les autres, ce qui inclut la critique de l'*hybris*, et que nous contribuions au bien-être de l'humanité et à sa pérennité.

La spiritualité chrétienne se caractérise donc également par cette dualité de mouvements qui vont du monde à Dieu et qui reviennent de Dieu au monde, qui vont de Dieu au monde et qui reviennent du monde à Dieu ; ce qui empêche toute fusion et toute fuite, et nourrit notre liberté. Sans doute n'a-t-elle pas l'exclusivité de cette dualité de mouvements, mais elle lui est assurément constitutive.

... Et une pierre d'achoppement

Par rapport à sa crédibilité, il convient de relever par ailleurs que la spiritualité chrétienne doit endosser le fait que Jésus de Nazareth, dont elle nous dit qu'il manifestait le règne de Dieu dans sa prédication et son activité, a dramatiquement mal fini, qu'il a été humilié, condamné, puis exécuté par ceux qui ont pris ombrage de ses interpellations. Par conséquent sa sombre destinée donne largement à douter que Dieu se soit vraiment lié à lui, tant elle détonne de ce qu'on attend d'un engagement divin. Elle incite bien plutôt à conclure à l'absence de Dieu ou à un châtement. C'est la pierre d'achoppement qui marque la spiritualité chrétienne.

Mais n'y a-t-il pas de l'*hybris* à penser que Dieu ne puisse pas se manifester contre toute apparence, voire sous des apparences contraires ? S'il est vraiment souverain, qu'est-ce qui pourrait empêcher Dieu de choisir de se faire connaître à travers la figure d'un humain crucifié ? C'est là le pari de la spiritualité chrétienne. Pour elle la mort de Jésus ne contredit

pas sa prédication et son activité, elle les accomplit. La spiritualité chrétienne voit dans la croix la voie que Dieu a choisie pour confondre l'orgueil humain, qui s'imagine le connaître et pouvoir le faire entrer dans ses calculs, et pour manifester sa proximité avec les condamnés et les déçus. Pour elle, la croix ne fait que redoubler et porter à leur achèvement la prédication et l'activité de Jésus. Elle nous ouvre à l'espérance que rien, pas même la mort, ne peut nous séparer de la sollicitude active de Dieu. En dépit de la puissance du mal, elle nous autorise à ne désespérer dans aucune détresse et à exercer nos responsabilités envers et contre tout.

Ce pari ne peut s'effectuer bien sûr que contre toute évidence, n'ayant pour seul soutien que l'impossibilité pour la raison de l'exclure. Cependant, l'éclairage qu'il jette sur Dieu, sur soi et sur le monde confère à la spiritualité chrétienne une connotation de salut. Mais pour qu'il soit en mesure de se renouveler, le pari a besoin que reste vivante la parole qui rend compte de l'interpellation de Jésus.

Marc-André Freudiger